

Il fut ainsi, tour à tour, chauffeur, mousse, débardeur, paveur de chaussée, professeur libre, wattman aux États-Unis, erieur de journaux. De tempérament turbulent, impétueux et inquiet, avide de sensations nouvelles et d'une inconstance extrême, Knut Hamsun, de nature vagabonde, avait voyagé en Amérique, au Caucase, en Angleterre, en Finlande et en France. Dans ses nombreux contes, on trouve des sujets empruntés à tous les pays parcourus par l'auteur.

Or, quelle est la cause de son insuccès littéraire en France? Hamsun, qui est l'écrivain le plus lu en Russie, en Allemagne et aux États-Unis; ce merveilleux conteur dont pas un lecteur de yidisch n'ignore les œuvres, la biographie et jusqu'aux traits extérieurs, Hamsun est inconnu en France! Le grand Mirbeau, lui, qui a réussi à rendre célèbre du jour au lendemain tant d'écrivains et d'artistes, a vainement plaidé la cause de Knut Hamsun!

Poussé par ce malin esprit qu'est la curiosité, je me suis adressé souvent à des écrivains qui passent pour connaître les auteurs étrangers. Mais aucun d'eux ne sut me fournir un renseignement sur ses œuvres; bien au contraire, tous, franchement, m'avouèrent ignorer le nom même de cet écrivain. Avant la guerre, il était loisible de voir le portrait de Hamsun dans une vitrine de librairie allemande de la rue Richelieu.

Il y a une douzaine d'années, le directeur du *Simplicissimus*, Albert Langen, qui a édité plus de vingt ouvrages de Hamsun, demanda à celui-ci pour son catalogue une auto-biographie. Hamsun lui répondit: « Ayez l'amabilité, je vous prie, de l'écrire vous-même. Commencez par le 4 août 1860, jour de ma naissance, et allez avec force phrases élogieuses jusqu'à ce jour. Car, qu'est-ce que je pourrais vous dire? Je crois que les lecteurs sont las de toutes ces biographies d'auteurs célèbres, et ceux-ci sont si nombreux! »

L'étrange et précoce philosophe viennois Otto Weininger avait, à l'âge de 20 ans, en 1900, entrepris le pèlerinage en Norvège, à pied, faute d'argent. Il voulait apprendre le norvégien pour lire Hamsun dans l'original.

En 1910, la Scandinavie littéraire et artistique était fort active. On s'appêtait à fêter le cinquantième anniversaire de la naissance de Hamsun. On organisait des fêtes, des banquets et des spectacles en plein air. De tous les centres scandinaves arrivaient des groupes; toute l'élite de ces trois petits pays affluait vers Christiania. C'était une jubilation magnifique, somptueuse et où brillaient les plus beaux esprits septentrionaux.

Tout, effectivement, avait contribué à rendre cette célébration glorieuse; mais le jubilaire ne voulut à aucun prix se déranger. Il avait quitté sa maison la veille des fêtes et, après d'infatigables investigations dans la contrée, on le découvrit au fond de la forêt voisine. Mais on était déjà deux jours après les cérémonies.

L. BLUMENFELD.

§

Berlioz et Courbet. — Dans sa dernière chronique musicale (*Mercuré* du 1^{er} août), M. Jean Marnold a consacré une page intéressante au *Berlioz* de Courbet. Le peintre d'Ornans a représenté le maître, aux approches de la cinquantaine, non plus avec les cheveux roux de la légende et du portrait de Signol (Rome, 1831), mais avec des cheveux noirs grisonnants.

E. Hippeau, le premier biographe de Berlioz, avait déjà traité cette question capillaire dans son *Berlioz intime* (édit. de 1883, p. 112-114), laissant d'ailleurs aux « historiens de l'avenir » le soin de la résoudre; M. Marnold s'y est attaché et peut-être a-t-il trouvé cette solution dans l'emploi du peigne spécial qu'il signale aux lecteurs du *Mercure* comme étant en usage vers la fin du second empire.

Quant au portrait de Berlioz par Courbet, il a une histoire assez singulière, que l'un des derniers biographes du peintre, feu Riat, avait recueillie dans les souvenirs inédits de Francis Wey. D'après Wey, — qui avait mis lui-même en rapport le peintre et le musicien, — Marie Recio, la seconde femme de Berlioz, et qui ne l'était pas encore, avait trouvé mauvaise la toile de Courbet; chanteuse médiocre, ayant fait en amateur de la peinture sur éventail, elle avait le goût des artistes de ce genre... Berlioz refusa donc le tableau et se brouilla avec Courbet. Offert à Wey lui-même, qui, par délicatesse, le refusa également, il échut au peintre Chenavard.

Le *Berlioz* de Courbet figura d'abord au Salon de 1850, où Courbet exposait neuf ouvrages, dont trois portraits: le sien, celui de Francis Wey et celui de Berlioz; puis à des expositions particulières, en 1855 et en 1867, magnifiquement encadré. Wey suppose que dès cette époque, il n'était déjà plus la propriété de Chenavard. En 1882, on le vit à l'exposition Courbet, à l'École des Beaux-Arts; il appartenait alors à M. Hecht; il passa depuis dans la collection de M. Roll avant d'entrer dans celle de M. Joseph Reinach, qui l'a prêté, en 1908, à l'Exposition théâtrale des Arts décoratifs.

Les dimensions de ce tableau (qui a été gravé vers 1878 par Gilbert et, plus récemment, par M. Tinayre) sont 0,98 sur 0,80; elles sont donc sensiblement supérieures à celle de la toile signalée par M. Marnold chez Bernheim (0,60 sur 0,48). Celle-ci qui fut, il y a quelque dix ans, en possession d'un marchand de peintures de la rue Caumartin, tout en n'étant pas aussi célèbre que la toile du Salon de 1850, en est cependant une préparation authentique, et a peut-être plus de valeur iconographique. Le compositeur y est représenté dans la même attitude, mais les yeux complètement noyés dans l'ombre, et l'ensemble donne une impression encore plus sombre que celle du tableau connu, tableau d'apparat qui n'eut pas l'heur de plaire à Marie Recio.

Cette esquisse fut vendue, après le décès de Courbet, le 9 décembre 1881. Elle n'avait vraisemblablement jamais quitté son atelier jusqu'à sa mort.

§

Charretiers, cochers ou tankeurs? — En 1917, en France, on appela *tanks* (en anglais, réservoirs, citernes) les appareils montés sur *caterpillars* rappelant par leur aspect les wagons citernes ou les réservoirs de pétrole, qui étaient destinés à réduire les nids de mitrailleuses et à écraser les réseaux de fils de fer ennemis. Les hommes qui composaient leurs équipages furent appelés des *tankeurs*.

Mais les directeurs de l'A. S. française (artillerie d'assaut) ont exigé que l'on nommât leurs appareils des « chars d'assaut ».

La question se pose donc de savoir comment l'on doit appeler les hommes qui montent dans ces chars.

Le 12 septembre 1918, dans une crypte du Soissonnais, après un combat